

CHRISTIAN OSTER

LE PONT  
D'ARCUEIL



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE  
À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-  
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 30 PLUS SEPT  
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE  
H.-C. I À H.-C.VII

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1478-1

1

UN PROJET DE CADEAU (1). – DU RETARD QU'INDUIT LA  
SIDÉRATION. – PETIT CALCUL COMPENSATOIRE. – MA  
NOUVELLE CAISSE PRIMAIRE D'ASSURANCE MALADIE. – PREMIÈRE  
TÊTE COUPÉE. – COMMENT LE TEMPS S'ÉCOULE. – LAURE SUR  
LE QUAI. – LA PASSERELLE. – JE NE CRIE PAS (1). – BIENTÔT  
MON TOUR.

Je m'exhortais au calme. La femme que j'aime me quittait, elle avait pris le train, et je quittais lentement la gare en direction de mon nouveau centre de Sécurité sociale, où j'avais une démarche à entreprendre. Ensuite, je comptais rendre une petite visite à France pour lui souhaiter son anniversaire.

Comme j'avais les mains vides, je m'efforçais, sur le chemin de mon centre, de réfléchir à une idée de cadeau qui ne fût pas trop banale, ni trop éloignée de celle que France pouvait se forger du présent que j'étais susceptible de lui faire, sachant que je ne lui avais jamais souhaité son anniversaire et que, partant, elle ne s'attendait probablement même

7

pas à me voir passer. J'ignorais en outre la date précise de son anniversaire. Mais, lorsque France avait décliné au téléphone, une dizaine de jours auparavant, une invitation que nous lui avions lancée, Laure et moi, de venir déjeuner à notre nouveau domicile un de ces prochains jours, j'avais appris, au gré de notre vaine tentative de prendre date, que figurait sur son planning de la période un déjeuner chez ses parents. Et, connaissant France depuis une bonne vingtaine d'années, je savais qu'elle ne déjeunait chez ses parents, où elle dînait souvent, qu'à l'occasion de son anniversaire. Enfin, je savais que, de même qu'on ne fêtait pas Noël chez eux le jour de Noël, mais le jour où cela arrangeait l'ensemble de la famille, de même il y avait toute chance que France ne fêtât pas son anniversaire le jour de son anniversaire, et quelques-unes, par conséquent, que je lui rendisse visite le jour où, ne le fêtant point, elle se réjouirait que j'eusse choisi la bonne date pour le lui souhaiter.

Sous réserve, donc, que j'eusse trouvé une idée de cadeau, et bien entendu que je me fusse procuré le cadeau le mieux approprié à mon idée, je me trouvais en assez bonne posture pour ne pas rater ma visite. Et, n'était le peu de goût que j'éprouvais ce jour-là pour la vie, tout ne serait pas allé si mal si je n'avais dû passer à mon nouveau centre de Sécurité sociale, qui n'avait toujours pas reçu mon dossier en provenance de l'ancien. J'étais malheureusement obligé de me rendre sur place, car j'avais des remboursements en retard, et je n'étais pas sûr d'être aussi libre de mes mouvements le lendemain, où je craignais ce que le sort

pouvait me réserver. Laure me quittant, en effet, je me disais que dans l'immédiat il ne pourrait rien m'arriver de pis, ce qui ne serait pas certain le lendemain, justement, où ma situation, par le classique et surnois processus de retardement qu'induit parfois la sidération, risquait bien de m'apparaître dans toute son ampleur.

Conscient, autrement dit, de bénéficier d'une manière de répit, j'étais déterminé à l'exploiter au mieux, et, comme je me rapprochais de mon centre (j'avais quitté le métro, pris à Saint-Lazare au sortir de la gare), je réfléchissais à mon idée de cadeau, à mon absence d'idée, en vérité, de sorte que, creusant le vide, je ne faisais qu'ouvrir sous moi un autre vide, assez comparable, d'ailleurs, toutes proportions gardées, à celui où me laissait le départ de Laure. Simplement, il s'agissait d'un vide différent, plutôt bénéfique, où ma pensée tombait de façon continue, ne cessant d'avorter au moment que je croyais la voir prendre forme. Et, comme il arrive lorsqu'on ne va pas bien, je m'essayais ce faisant à quelque comparaison avantageuse, posant d'abord en regard du vide où me laissait Laure ce vide que je créais de mon propre chef, puis considérant que ce dernier, où je tombais, au contraire du premier, où j'avais commencé d'errer, était réellement celui qui dans l'instant faisait problème et, donc, celui où se perdait ma vraie personne. Ainsi, échappant à ce grand vide-là, je tombais dans ce petit vide-ci, qui, pour s'accroître, n'en était pas moins bénin en comparaison de l'autre, mais qui, parce qu'il s'accroissait, justement, combattait victorieuse-

ment, pour l'heure, la qualité de l'autre par certain effet de quantité où je tentais de prendre la mesure de mon nouveau malaise. Et, concentré sur ce malaise, je finissais par lui trouver de l'intérêt et même à en éprouver une vraie tristesse, où je m'efforçais de sombrer avec le plus de bonheur possible, la tirant de mon mieux vers la démesure, et où je parvenais, en effet, à vivre assez mal, tout en me préservant d'une réelle douleur.

Cependant, l'ironie de la langue voulant que mon centre se situât dans une zone prépériphérique, où les commerces s'espacent, je m'éloignais toujours davantage, en m'en rapprochant, de la possibilité d'acheter un quelconque cadeau pour France, les vitrines que je longeais devenant de plus en plus rares mais aussi de plus en plus austères, et de moins en moins propices à la détermination de mon choix ; si bien que, parvenant en vue de mon centre – j'aperçus, passé un tournant et juste avant un autre, sa silhouette sans relief platement étalée au terme d'un sens unique aux allures d'impasse –, je me représentai ma recherche d'un cadeau pour France comme une entreprise différée, considération qui dans un sens me soulagea puisqu'elle m'offrait la perspective d'une réflexion durable, voire d'un approfondissement de la question à la faveur d'une attente prévisiblement longue, numéro d'ordre d'arrivée en main, face à telle hôtesse d'accueil se détachant dans le lointain d'une file, décapitée, dans l'effet d'écrasement de la distance, par un guichet où sa tête reposerait, le regard mort, sur le linge toujours renouvelé des justificatifs.

Mon centre, parallélépipède sans la moindre aspérité dont seul un petit rectangle vitré, côté rue, s'ouvrait comme sous la poussée d'une anguleuse volée de marches, ne me réservera à cet égard aucune surprise. C'était un centre comme beaucoup d'autres, mais pis que certains, avec cinq personnes assises et trente-cinq debout, dont quelques vieillards peinant à se maintenir dans la position idoine, méditant sur l'opportunité de se raccrocher le moment venu à quelque jeune bras, vacillants et confus alors d'empiéter ainsi sur le territoire des vivants, et tout autour des murs nus et des guichets à l'allure fermée, au-delà desquels, longeant des armoires de classement, se penchant sur des fichiers ou passant des portes vers d'invisibles arrière-salles, une demi-douzaine d'employés semblaient quant à eux vivre une vie conventuelle, coupés du monde dans l'observation d'une règle inaccessible au commun des hommes (dès le samedi, sans doute, ils retrouvaient leurs familles, descendaient faire leurs courses, saluaient une voisine dans l'escalier, réintégrés dans le siècle pour le temps d'un week-end).

Je cherchai sans espoir, autour de moi, un distributeur de tickets d'attente – je ne vis personne, d'ailleurs, qui s'en trouvât muni – et, n'en découvrant pas, pris ma place dans la file derrière un petit homme dont j'aperçus les traits creusés, déjà, par la fatigue de l'attente. Je n'osai imaginer, dans ces conditions, l'état où se trouvaient ses prédécesseurs, mais, comme le début de la file, longeant la guillotine du guichet, s'incurvait sensiblement sur la gauche, je constatai avec soulagement qu'à l'approche de la tête coupée le